George MacDonald



# LA CLÉ D'OR

Un conte de fées

# La clé d'or

***... de George MacDonald***

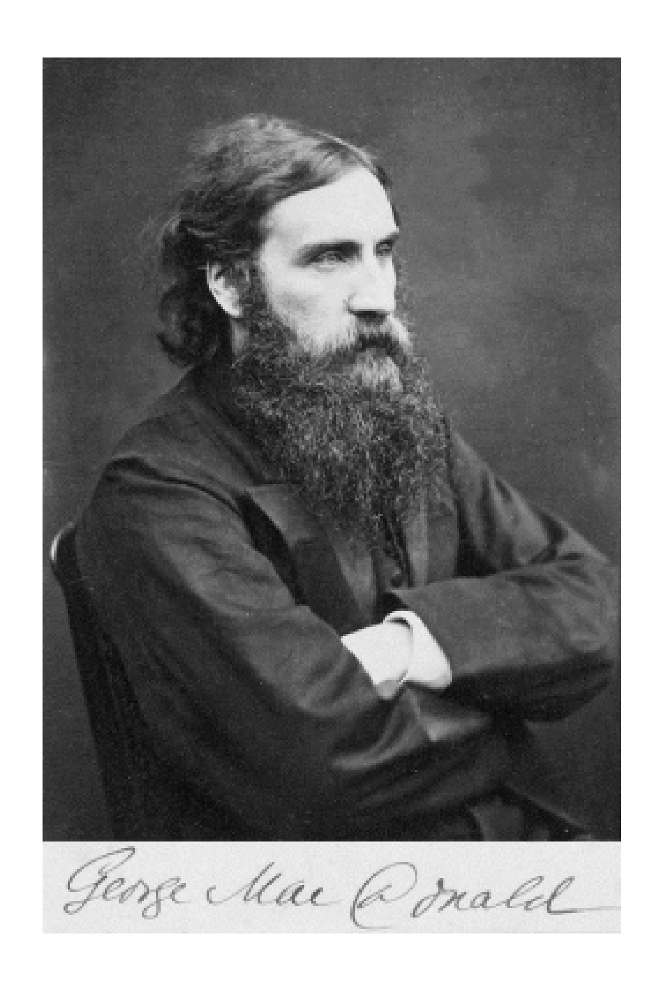
***... traduit par Françoise Gries***



***Titre original :*** *The golden key, 1867*



**ISBN : 978-2-9567623-2-4**




***« En ce qui me concerne, je n'écris pas pour les enfants, mais pour ceux qui ont gardé une âme d'enfant, qu'ils aient cinq, cinquante, ou soixante-quinze ans. »***

***George MacDonald (1824 - 1905)***

Il était une fois un petit garçon, qui avait pour habitude de venir s'asseoir, à la tombée de la nuit, pour écouter les histoires de sa grand-tante.

Celle-ci lui raconta un soir que s'il parvenait à atteindre l'endroit d'où s'élance l'arc-en-ciel, il y trouverait une clé d'or.

« À quoi sert cette clé ? demanda le garçon. Quelle serrure ouvre-t-elle ?

— Cela, personne ne le sait, répondit sa tante. C'est à celui qui a trouvé la clé de le découvrir.

— Étant donné qu'elle est en or, réfléchissait tout haut le petit garçon, j'imagine qu'en la vendant, je pourrais en tirer une grosse somme.

— Plutôt que de la vendre, mieux vaut ne jamais la trouver » répliqua sa tante.

Le petit garçon alla se coucher, et rêva de la clé d'or.

Il faut savoir que rien de ce que la grand-tante avait raconté à son neveu n'aurait eu le moindre sens, si leur petite maison n'avait été située à la frontière du Pays des Fées. Car en dehors des limites de ce royaume, chacun sait qu'il est parfaitement impossible de déterminer l'endroit d'où se déploie un arc-en-ciel. Ce dernier protège sa clé d'or à un point tel, virevoltant sans cesse d'un endroit à l'autre, qu'il est impossible à quiconque de la trouver. Mais au Pays des Fées, il en va tout autrement. Les choses qui, chez nous, paraissent bien réelles, semblent, dans ce pays, beaucoup plus incertaines. De même, ce qui chez nous ne peut rester en place un seul instant, se tiendra là-bas parfaitement immobile. Aussi n'y avait-il aucune absurdité dans les paroles qu'avait prononcées la vieille dame à l'intention de son neveu.

Celui-ci lui demanda un soir :

« Quelqu'un a-t-il déjà trouvé la clé ?

— Oui, je pense que ton père l'a trouvée.

— Et qu'en a-t-il fait ? Le sais-tu ?

— Il ne me l'a jamais dit.

— À quoi ressemblait-elle ?

— Il ne me l'a jamais montrée.

— Mais par quel moyen est-elle toujours remplacée par une nouvelle clé ?

— Je n'en sais rien. C'est comme ça.

— C'est peut-être une sorte d'œuf, que l'arc-en-ciel aurait pondu.

— Peut-être. Si tu es un garçon chanceux, tu trouveras le nid…

— Peut-être que la clé dégringole du ciel, en glissant le long de l'arc-en-ciel.

— C'est possible. »

Un soir d'été, le petit garçon se trouvait dans sa chambre. Il se tenait debout devant la fenêtre à croisillons, et contemplait la forêt qui bordait les frontières du Pays des Fées. Celle-ci était située tout près du jardin de sa tante : quelques arbres y avaient même poussé de façon désordonnée. La forêt s'étendait vers l'est. Le soleil, qui était en train de se lever, à l'arrière de la maison, jetait un regard transperçant, de son œil rouge, au travers du bois sombre. Les arbres y étaient tous vieux, et possédaient peu de branches basses. Aussi le regard du soleil portait-il à une longue distance. Le garçon, dont la vue était perçante, était capable de voir tout aussi loin. Les troncs ressemblaient à des rangées de colonnes rougeoyantes, dans la lumière flamboyante du soleil. Il était possible de distinguer chacune de ces rangées, leurs contours devenant de plus en plus fuyants au fur et à mesure qu'elles s'éloignaient. En contemplant la forêt, le garçon eut peu à peu l'impression que les arbres l'attendaient, qu'il y avait *quelque chose* qu'ils ne pourraient surmonter, à moins qu'il ne vienne les voir. Mais il avait faim. Dans l'attente de déjeuner, il ne bougea pas.

Soudain, au loin, parmi les arbres, aussi loin que portaient les rayons du soleil, il vit une chose magnifique : c'était l'extrémité d'un arc-en-ciel, large et brillant. Il pouvait en distinguer les sept couleurs, chacune des six nuances qui suivaient le violet. Précédant le rouge, cependant, il y avait une couleur plus ravissante que les

autres, qui restait mystérieuse : une couleur que le petit garçon n'avait encore jamais contemplée. Seul le jaillissement de l'arc en ciel était visible, sa courbe restait cachée sous les arbres.

« La clé d'or ! » pensa le petit garçon.

Il se rua hors de la maison et courut vers la forêt.

Au coucher du soleil, il n'avait pas parcouru une longue distance. Mais l'arc-en-ciel n'en brillait que davantage. Car en effet, au Pays des Fées, les arcs-en-ciel ne sont pas autant soumis à la lumière du soleil que le sont les nôtres. Les arbres accueillaient le petit garçon, les buissons s'écartaient sur son passage. L'arc-en-ciel se faisait de plus en plus large et brillant : l'enfant finit par se trouver à moins de deux arbres de lui.

C'était un spectacle merveilleux. Il flamboyait dans le silence, arborant ses couleurs délicates, adorables, magnifiques, chacune distincte l'une de l'autre, et toutes assorties. Le garçon pouvait désormais le voir presque entièrement : il s'élevait tout droit dans un ciel d'azur, très haut, mais sa courbure était si faible qu'il était impossible de dire à quelle hauteur se trouvait son sommet. Il demeurait une petite portion d'un arc beaucoup plus grand. Le garçon restait immobile, absorbé par ce spectacle, jusqu'à ce que le bonheur lui fasse tout oublier, même la clé d'or qu'il était venu chercher. Pendant ce temps-là, l'arc-en-ciel gagnait encore en magnificence. Car dans chacune de ses arches colorées, qui étaient aussi larges que des piliers d'église, il pouvait distinguer de somptueuses formes ascendantes, comme en train de gravir lentement les marches d'un escalier en colimaçon. Ces formes apparaissaient de temps à autre : parfois une seule, parfois plusieurs, parfois un grand nombre, puis plus aucune. Des hommes, des femmes, des enfants… Tous différents, tous beaux.

Le garçon s'approcha de l'arc-en-ciel : celui-ci disparut. Désespéré, il fit un pas en arrière. L'arc-en-ciel réapparut, aussi admirable qu'avant. Il se contenta donc de se tenir aussi près de lui que possible, admirant les formes qui gravissaient les couleurs magnifiques vers des hauteurs inconnues, l'arc-en-ciel ne s'arrêtant pas

brutalement, mais s'évanouissant dans le bleu du ciel, si doucement qu'on ne pouvait dire à quel endroit il finissait.

La pensée de la clé d'or lui revenant, le garçon entreprit très judicieusement de déterminer l'endroit d'où jaillissait l'arc-en-ciel, pour savoir où chercher, au cas où celui-ci disparaîtrait. Pour l'essentiel, il s'agissait d'un lit de mousses.

L'obscurité avait finit par envahir la forêt ; on ne voyait plus que l'arc de lumière. Mais dès que la lune se leva, il s'effaça. Le garçon en perdit la vision, même après avoir essayé de changer de place. Aussi se jeta-t-il sur le lit de mousses, pour attendre le lever du soleil et une nouvelle chance de trouver la clé. Il tomba dans un profond sommeil.

À son réveil, le lendemain matin, il avait la lumière du soleil dans les yeux : en se retournant, il aperçut une petite chose qui brillait, sur la mousse, à moins d'un pas de son visage. C'était la clé d'or. Sa tige était faite d'or pur, et avait l'éclat de ce métal. Son anneau était curieusement ouvragé, serti de saphirs. Dans un transport de joie, il tendit la main pour la saisir : la clé était à lui…



Il resta un moment allongé, retournant la clé en tous sens, comblé par sa beauté. Puis il se mit debout d'un bond, en se souvenant que cette jolie chose ne lui était pour l'instant d'aucune utilité. Quelle serrure ouvrait-elle ? Celle-ci devait bien se trouver quelque part, car personne ne serait suffisamment bête pour fabriquer

une clé sans son fermoir. Il regarda attentivement autour de lui, dans les nuages, dans l'herbe, ou dans les arbres : il ne vit aucune serrure.

Juste au moment où il commençait à perdre espoir, il remarqua qu'au milieu de la forêt, quelque chose brillait. Ce n'était rien d'autre qu'une lueur, mais il pensa qu'elle pouvait appartenir à l'arc-en-ciel : il se dirigea vers elle.

Mais revenons, à présent, aux lisières de la forêt…

À peu de distance de l'endroit où habitait le petit garçon, il y avait une autre maison, dans laquelle vivait un marchand, qui avait l'habitude de s'absenter très souvent de chez lui. Il avait perdu sa femme quelques années auparavant. Celle-ci lui avait laissé un seul enfant, une petite fille, qu'il abandonnait à la garde de deux servantes particulièrement paresseuses et nonchalantes. La fillette était-elle ainsi souvent négligée, sale, parfois même maltraitée.

Ce n'est un secret pour personne que ces petites créatures qu'on appelle « les fées », bien qu'il en existe de nombreuses sortes, ont une extrême aversion pour la saleté. Elles se montrent ainsi particulièrement malveillantes envers les souillons. Étant accoutumées aux adorables manières des arbres et des fleurs, à l'aspect soigné des oiseaux et de toutes les autres créatures de la forêt, elles se sentent malheureuses, même couchées sur des tapis d'herbe moelleuse au cœur de leurs bois profonds, à l'idée que sous ce clair de lune, il puisse exister une chaumière mal tenue, négligée et inconfortable. Elles ressentent vis-à-vis des habitants de ces maisons, une grande colère, et les chasseraient bien volontiers hors de ce monde si elles en avaient le pouvoir. Ce qu'elles désirent, c'est que la Terre entière soit propre et ravissante. Aussi, les fées pinçaient-elles les servantes du marchand jusqu'au sang, en leur jouant de surcroît toutes sortes de tours abominables.

Cependant, cette maison restait une véritable honte. Les fées ne pouvaient plus supporter cette situation. Après avoir tout essayé vis-à-vis des servantes, elles résolurent d'y mettre un grand coup de balai, en commençant par l'enfant. Elles

auraient dû savoir que cette dernière n'y était pour rien, mais il y avait en elles bien peu de principes et beaucoup de malice : elles se disaient qu'en chassant la fillette, elles seraient également débarrassées des servantes.

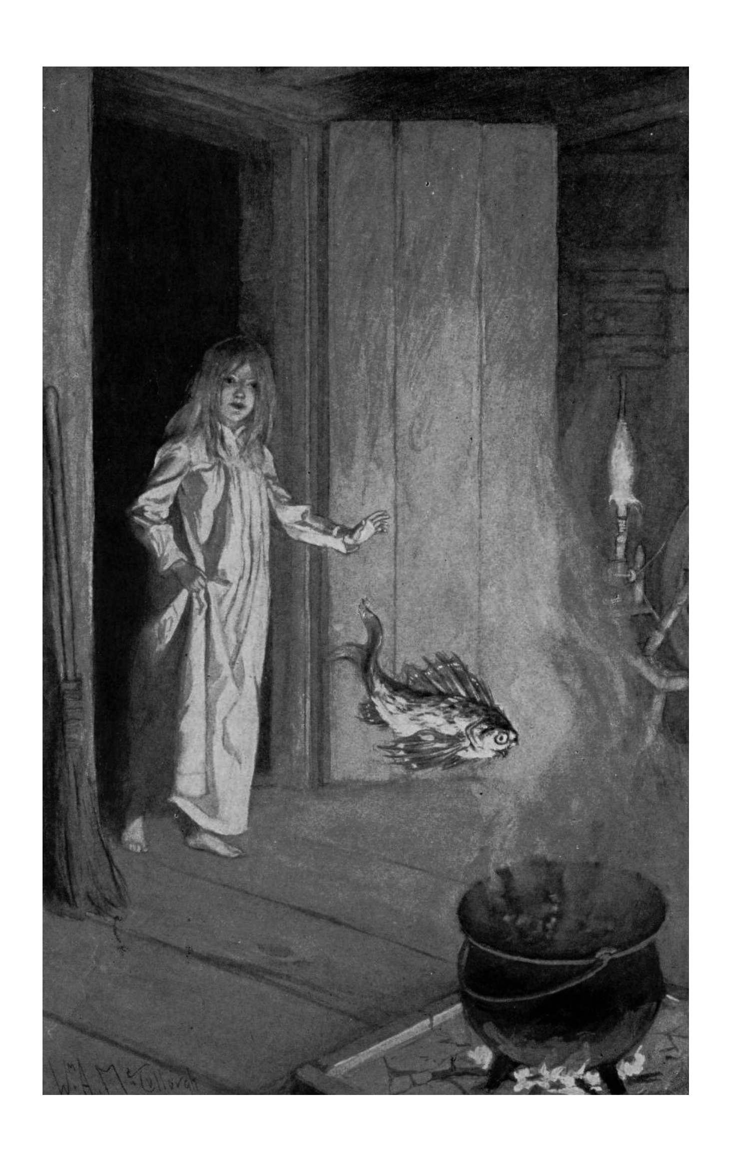
Un soir, ayant envoyé la pauvre petite fille au lit très tôt, avant même que le soleil ne soit couché, les domestiques partirent au village, en fermant la porte derrière elles. L'enfant, qui ne savait pas qu'elle était seule, était allongée, heureuse, regardant par sa fenêtre en direction de la forêt. Elle ne pouvait cependant pas voir grand-chose, en raison du lierre et des autres plantes grimpantes qui avaient progressivement envahi la croisée. Mais elle aperçut soudain dans le miroir de sa chambre, un petit singe en train de faire des grimaces à son intention, puis elle vit les têtes sculptées au-dessus de la grande vieille armoire lui sourire affreusement. Ensuite, deux de ses vieilles chaises, en forme d'araignées, s'avancèrent jusqu'au milieu de la pièce, pour entamer une danse étrange et démodée. Celles-ci firent éclater la fillette de rire, oubliant le singe et les têtes sculptées. Les fées comprirent alors qu'elles avaient fait une erreur, et renvoyèrent les chaises à leurs places. Elles savaient cependant que la fillette avait lu dans la journée Boucles d'or et les Trois Ours. Aussi, elles lui firent entendre les voix des ours montant l'escalier : une grosse voix, une voix moins rauque, et une petite voix. Elles lui firent entendre également leurs pas lourds et assourdis, comme s'ils avaient porté des chaussettes au-dessus de leurs bottes, se rapprocher de la porte de sa chambre, de plus en plus près, jusqu'à ce qu'elle n'y tienne plus. La petite fille fit alors exactement la même chose que Boucles d'or, ou encore exactement ce que les fées attendaient d'elle : elle se rua vers la fenêtre, l'ouvrit, et s'agrippant au lierre, descendit jusqu'au sol. Puis elle prit ses jambes à son cou en direction de la forêt.

En fait, bien qu'elle n'en fût pas consciente, c'était la meilleure chose à faire. Aucune créature n'est aussi malfaisante en dehors de chez elle que là où elle vit. De plus, ces petits êtres nuisibles n'étaient rien d'autre que des habitants du Pays des Fées. Or, il en existe bien d'autres, de différentes natures : si un étranger s'aventure

parmi eux, il recevra davantage d'aide de la part des gentils, que de blessures infligées par les méchants.

Le soleil était couché, désormais. L'obscurité était en train de s'étendre. Mais l'enfant ne pensait qu'à une seule chose : au danger que représentaient les ours, derrière elle. Or, en regardant autour d'elle, elle se serait aperçue qu'une créature bien différente la suivait. C'était un animal fort bizarre, ressemblant à un poisson, mais recouvert, au lieu d'écailles, de plumes multicolores et brillantes, comme celles d'un colibri. Il possédait des nageoires, et non des ailes, grâce auxquelles il nageait dans l'air comme un poisson dans l'eau. Sa tête ressemblait à celle d'une chouette de petite taille.

Après avoir couru longtemps, la nuit étant presque complètement tombée, la petite fille se retrouva sous un arbre, dont le feuillage retombait vers le sol : celui-ci, ses branches touchant terre, finit par emprisonner la fillette comme dans une cage. Elle se débattit, mais l'arbre l'enserra de plus en plus, jusqu'à la presser contre son tronc. Elle se sentait gagnée par une grande peur et un profond désarroi. C'est alors que le poisson-volant, fendant à la nage l'épaisseur du feuillage, entreprit de mettre en pièces les branches à l'aide de son bec : celles-ci relâchèrent leur emprise sur le champ. Mais l'animal continua à les assaillir, jusqu'à ce qu'elles libèrent l'enfant. Puis le poisson-volant, scintillant et étincelant de couleurs adorables, la devança afin de la guider : la fillette le suivit.



Il l’entraîna avec douceur jusqu’à la porte d’une petite maison, dans laquelle il entra. La fillette le suivait toujours. Au milieu de la pièce il y avait un feu, sur lequel de l’eau bouillait à gros bouillons dans une marmite dépourvue de couvercle. Le poisson-volant nagea à toute vitesse vers la marmite, et plongea dans l’eau bouillante, où il se tint tranquille. C’est alors qu’une femme, d’une particulière beauté, se leva dans le côté de la pièce opposé à celui du feu, et vint à la rencontre de la fillette. Elle la prit dans ses bras en disant :

« Ah ! Te voilà enfin ! Je t’ai attendue longtemps. »

Elle se rassit, l’enfant sur ses genoux. La fillette la dévorait des yeux : jamais elle n’avait vu de femme aussi belle. Elle était grande, solide, avec les bras et le cou blancs, le visage délicatement teinté de rose. La petite fille n’aurait pu dire de quelle couleur étaient ses cheveux, mais ne pouvait s’empêcher de penser qu’ils avaient

une pointe de vert foncé. Elle ne portait aucun bijou. Pourtant, on aurait cru qu'elle venait juste de se défaire de diamants et d'émeraudes en abondance. Malgré tout, elle était là, à l'intérieur de cette petite maison si simple, si modeste, où il était évident qu'elle était chez elle. Sa robe était d'un vert éclatant.

La fillette regardait la femme. La femme regardait la fillette.

« Comment t'appelles-tu ? demanda la dame.

— Les servantes m'appellent toujours Méli-Mélo.

— Ah, c'est parce que tes cheveux sont vraiment emmêlés ! Mais c'est leur faute, à ces méchantes femmes ! Bon, cela reste un bien joli nom : je t'appellerai Méli-Mélo moi aussi. Ne sois pas contrariée par mes questions, car tu peux me poser les mêmes, toutes celles que je te pose, ainsi que toutes celles qui te viendraient à l'esprit. Quel âge as-tu ?

— Dix ans, répondit Méli-Mélo.

— Tu n'en n'as pas l'air, dit la dame.

— Et vous, dites-moi, s'il vous plaît, quel âge vous avez, répliqua Méli-Mélo.

— Plusieurs milliers d'années, répondit la dame.

— Vous n'en n'avez pas l'air, dit Méli-Mélo.

— Tu crois ? Quant à moi, je pense que si : ne vois-tu pas combien je suis belle ?

En disant ces mots, ses grands yeux bleus se posèrent sur la petite fille, et son regard brillait comme si y avaient été mêlées toutes les étoiles du firmament.

— Ah… Mais…, répondit Méli-Mélo, quand les gens vivent très longtemps, ils deviennent vieux. Du moins, c'est ce que j'ai toujours pensé.

— Je n'ai pas du tout le temps de vieillir, dit la dame : je suis bien trop occupée pour cela. Il n'y a que les désœuvrés pour vieillir. Bon, je ne peux laisser ma petite fille aussi sale. Te rends-tu compte qu'il n'y a pas un seul endroit propre sur ton visage pour que j'y dépose un baiser ?

— Peut-être, répondit Méli-Mélo, un peu honteuse, mais pas suffisamment pour ne pas tenter une défense,… peut-être que c'est parce que l'arbre m'a trop fait pleurer.

— Ma pauvre petite chérie ! dit la dame, dont les yeux avaient à présent l'éclat de la lune, en embrassant le visage de la fillette, malgré tout. Ce méchant arbre doit être puni, pour avoir fait pleurer une petite fille !

— S'il vous plaît, comment vous appelez-vous ? demanda Méli-Mélo.

— Grand-mère, répondit la dame.

— Vraiment ?

— Oui, bien sûr. Je ne mens jamais, même pour rire.

— Oh, comme vous êtes bonne !

— Je ne pourrais mentir, même si je le voulais. Mon mensonge deviendrait vrai dès que je l'aurais prononcé, et je me retrouverais bien punie.

Elle sourit. C'était comme si les rayons du soleil venaient de traverser une averse d'été.

— Allons, continua-t-elle, je dois te laver, t'habiller, puis nous irons souper.

— Oh ! Je n'ai pas mangé depuis longtemps, dit Méli-Mélo.

— C'est bien vrai, répondit la dame : tu n'as rien mangé depuis trois ans. Tu ne le sais pas, mais cela fait trois ans que tu t'es enfuie devant les ours. Tu as plus de treize ans, aujourd'hui.

Méli-Mélo restait bouche bée : elle était certaine que c'était vrai.

— Tu n'auras peur de rien de ce que je ferai avec toi, n'est-ce-pas ? demanda la dame.

— Je vais essayer de toutes mes forces, mais je ne peux pas en être sûre, vous savez, répondit Méli-Mélo.

— J'aime t'entendre parler ainsi ; cela me satisfait pleinement » dit la dame.

Elle ôta la chemise de nuit de la fillette, souleva celle-ci dans ses bras, et se dirigeant vers un des murs de la maison, ouvrit une porte. Méli-Mélo vit alors un grand réservoir, dont les parois étaient garnies de plantes vertes, portant des fleurs

de toutes les couleurs. Le réservoir était recouvert d'un toit, ressemblant à celui de la maison. Il était rempli d'eau claire et pure, dans laquelle nageaient une multitude de poissons, comme celui qui avait guidé la fillette. C'est grâce à leurs lumières colorées qu'on pouvait déterminer l'endroit où ils se trouvaient.

La dame prononça quelques mots que la fillette ne comprit pas, puis elle la jeta dans l'eau.

Les poissons se rassemblèrent tout autour d'elle. Deux ou trois d'entre eux vinrent soutenir sa tête, pour la garder hors de l'eau. Tous les autres se frottèrent à elle. Grâce à leurs plumes mouillées, ils la nettoyèrent entièrement.

Enfin, la dame, qui n'avait cessé de les surveiller, parla à nouveau. Trente à quarante poissons sortirent alors de l'eau, tout en soulevant Méli-Mélo, puis la déposèrent dans ses bras. Celle-ci ramena la fillette devant le feu. L'ayant séchée avec soin, elle ouvrit un coffre. Elle en sortit du linge de lin le plus fin, parfumé aux herbes et à la lavande, puis en revêtit la petite fille. Par-dessus, elle l'habilla d'une robe verte, en tous points comparable à la sienne : douce et brillante, avec d'adorables plis qui partaient de la taille, où elle était retenue par une cordelette brune, jusqu'à s'étaler sur ses pieds nus.

« Me donneras-tu également des chaussures, grand-mère ? demanda Méli-Mélo.

— Non, ma chérie, pas de chaussures. Regarde donc : je n'en porte pas. »

En disant ces mots, elle souleva légèrement sa robe : il y avait là les plus ravissants pieds blancs qu'on n'ait pu voir, mais pas de chaussures.

La dame s'assit à nouveau aux côtés de la fillette, peigna et brossa ses cheveux, laissant sa chevelure sécher pendant qu'elle préparerait le repas.

Elle prit d'abord du pain, dans une niche creusée dans le mur, puis du lait dans une autre cavité, puis différents fruits dans une autre encore. Elle alla ensuite à la marmite, qui se trouvait sur le feu : elle en sortit le poisson, désormais cuit à point. Ayant été proprement débarrassé de sa peau de plumes, celui-ci se trouva prêt à être dégusté.

« Mais… » s’exclama Méli-Mélo.

Les yeux fixés sur le poisson, elle ne trouvait rien d’autre à dire.

« Je sais ce que tu penses, dit la dame. L’idée de manger le messager qui t’a amenée jusqu’à moi ne te plaît pas. C’est pourtant ce que tu peux faire de plus gentil pour le remercier. La petite bête avait peur de partir, avant qu’elle ne me vît mettre la marmite sur le feu, et lui promettre qu’elle y serait bouillie dès qu’elle reviendrait avec toi. Ce n’est qu’à ce moment là qu’elle s’est précipitée dehors. Tu l’as bien vue venir se mettre toute seule dans la marmite à peine rentrée, n’est-ce-pas ?

— C’est vrai, répondit Méli-Mélo. J’avais trouvé cela très étrange. Mais ensuite, je vous ai aperçue, et j’ai complètement oublié le poisson.

— Au Pays des Fées, poursuivit la dame alors qu’elles se mettaient à table, la plus haute ambition des animaux est d’être mangés par les humains. Car, dans leur condition, c’est l’aboutissement le plus enviable auquel ils puissent prétendre. Mais ils ne sont pas anéantis pour autant : de cette marmite sortira bien davantage qu’un poisson mort, tu verras. »

Méli-Mélo fit remarquer que le couvercle était resté sur la marmite. Mais la dame n’y prêta plus aucune attention avant qu’elles n’aient terminé leur repas. Méli-Mélo lui trouva un goût délicieux, bien meilleur que tous les poissons qu’elle avait goûtés auparavant. Il était blanc comme la neige, et onctueux comme une crème. Après en avoir avalé une bouchée, elle sentit en elle un changement qu’elle n’aurait pu décrire. Tout autour d’elle, se fit entendre un grand murmure, de plus en plus articulé, puis finalement, alors qu’elle continuait à manger, complètement intelligible. Le temps qu’elle ait terminé son assiette, les cris de tous les animaux de la forêt se pressaient, par la porte, jusqu’à ses oreilles. Car la porte était restée grande ouverte, bien qu’il fasse complètement nuit dehors. Bientôt, il ne s’agissait plus de cris, mais de paroles, de paroles qu’elle pouvait *comprendre*. Elle pouvait comprendre ce que les insectes de la maison se disaient les uns aux autres. Elle soupçonnait même les arbres et les fleurs, tout autour de la maison, de tenir des

conversations de minuit. Mais les mots qui y étaient prononcés, elle ne pouvait les entendre.

Quand le poisson fut terminé, la dame se rapprocha du feu, pour soulever le couvercle de la marmite. Une adorable petite créature ayant forme humaine, avec de grandes ailes blanches, en sortit. Elle vola en rond, tout autour de la pièce, en rasant le plafond, puis descendit en battant des ailes, pour venir se nicher sur les genoux de la dame. Cette dernière lui adressa quelques mots étranges, avant de la porter vers la porte, et de la lancer dans l'obscurité. Méli-Mélo entendit le battement de ses ailes s'éloigner peu à peu.

« Est-ce-que nous avons fait du mal à ce poisson ? demanda la dame en revenant à sa place.

— Non, répondit la fillette. Je ne le pense pas. Cela ne me dérangerait pas d'en manger un chaque jour.

— Ils doivent attendre que leur heure arrive. Comme toi et moi, ma petite Méli-Mélo.

Elle esquissa un sourire, d'une telle tristesse qu'il en devenait adorable.

— Malgré tout, poursuivit-elle, je pense que nous pourrions en avoir un autre à manger demain soir. »

Ce disant, elle se dirigea vers la porte du réservoir, et parla. Désormais, Méli-Mélo la comprenait parfaitement.

« Je désire l'un d'entre vous. Le plus sage. »

Les poissons se rassemblèrent au milieu du réservoir, leurs têtes formant un cercle au dessus de l'eau, et leurs queues un cercle encore plus large, au dessous. Ils tenaient conseil, réunion au cours de laquelle leurs sagesses respectives furent comparées. Enfin, l'un d'entre eux vola dans la main de la dame, avec un air joyeux et plein d'entrain.

« Sais-tu où se trouve l'arc-en-ciel ? lui demanda-t-elle.

— Oui, mère. Parfaitement, répondit le poisson.

— Ramène-moi un jeune homme, que tu trouveras là-bas. Il ne sait pas où aller. »

En un instant, le poisson avait franchi la porte.

La dame dit alors à Méli-Mélo qu'il était temps d'aller se coucher. Ouvrant une autre porte, sur le côté de la maison, elle lui montra une petite tonnelle verte et fraîche, avec, à l'intérieur, un lit de fougères mauves. Elle le recouvrit d'une couverture faite des plumes des poissons sages, qui resplendissait à la lumière des flammes.

Bientôt, Méli-Mélo fut emportée dans les plus étranges et les plus merveilleux des rêves. La belle dame figurait dans chacun d'eux.

Au matin, le bruissement des feuilles au dessus de sa tête, ainsi que le clapotis d'une source la réveillèrent. Mais à sa grande surprise, elle ne put retrouver la porte : il n'y avait plus rien d'autre que le mur de la maison, recouvert de mousse. Elle se glissa donc par une ouverture dans la tonnelle, et se retrouva dans la forêt. Là, elle se baigna dans un cours d'eau qui courait gaiement parmi les arbres, ce qui la réjouit. Car, s'étant lavée une seule fois dans le bassin de sa grand-mère, elle se devait de rester propre et présentable désormais. Quand elle eut revêtu sa robe verte, elle se sentit comme une vraie dame.

Elle passa la journée dans la forêt, à l'écoute de toutes les bêtes qui courent, qui volent, ou qui rampent. Elle comprenait tout ce qu'elles disaient, bien qu'elle n'eût pas été capable d'en répéter un seul mot. Chaque espèce avait son propre langage. Mais il y avait également une certaine façon commune de s'exprimer, qui bien que d'un vocabulaire plus limité, était compréhensible de toutes. La fillette ne vit pas la belle dame de la journée ; bien qu'elle la sentît sans cesse à ses côtés. Elle fit bien attention à ne pas perdre de vue la chaumière. Celle-ci était ronde, comme un igloo ou une yourte. Elle ne pouvait y distinguer aucune porte ni fenêtre. En réalité, il n'y avait bel et bien aucune fenêtre. De plus, bien que la maison possédât un grand nombre de portes, celles-ci n'ouvraient que de l'intérieur : de dehors, on ne pouvait même deviner leur existence.

Á la tombée de la nuit, elle se tenait au pied d'un arbre, écoutant une dispute entre un écureuil et une taupe. Cette dernière disait au premier que ce qu'il avait de mieux, c'était sa queue, l'écureuil traitant en retour la taupe de tête de pioche. L'obscurité s'étant approfondie tout autour d'elle, elle prit alors conscience que quelque chose rayonnait devant elle. Levant la tête, elle vit la porte de la chaumière grande ouverte, les flammes rougeoyantes du feu ruisselant comme une rivière, au travers de la pénombre. Elle laissa la taupe et l'écureuil arranger entre eux leurs petites affaires, et se rua vers la maison. En entrant, elle trouva la marmite bouillant sur le feu, la majestueuse et superbe dame étant assise de l'autre côté de la pièce.

« J'ai gardé un œil sur toi toute la journée, dit-elle. Tu devrais bientôt avoir quelque chose à manger. Mais toi et moi devons attendre que notre dîner rentre à la maison. »

Elle prit la fillette sur ses genoux, et commença à lui chanter des chansons, le genre de chansons que la fillette aurait pu écouter éternellement.

Le poisson scintillant finit par rentrer précipitamment, allant se blottir dans la marmite. Il était suivi par un jeune garçon, dont les vêtements étaient devenus trop petits. Son visage était brillant de santé. Il avait en main un petit bijou, qui étincela à la lueur du feu.

Les premiers mots de la dame furent :

« Que tiens-tu dans ta main, Moussu ? »

Moussu était en effet le surnom que lui avaient donné ses amis. Il avait, en effet, un rocher fétiche, tout recouvert de mousse, sur lequel il s'asseyait pour lire des journées entières : ses amis racontaient que la mousse avait commencé à pousser sur lui, également.

Moussu lui tendit sa main. Dès que la dame vit qu'il s'agissait de la clé d'or, elle se leva de sa chaise, embrassa Moussu sur le front, le fit s'asseoir à sa place, et se tint debout devant lui telle une servante. Moussu ne put le supporter, et se releva

sur le champ. Mais la dame le supplia, ses beaux yeux remplis de larmes, de bien vouloir se rasseoir, et de la laisser le servir.

« Mais vous êtes une dame tellement noble, tellement belle, tellement splendide, répondit Moussu.

— Oui, c'est vrai. Mais il est également vrai que je travaille tout au long du jour. De plus, tu dois me quitter dans si peu de temps !

— Comment savez-vous cela, s'il vous plaît, madame ? demanda Moussu.

— Parce que tu possèdes la clé d'or.

— Mais je ne sais pas à quoi elle est censée servir. Je n'arrive pas à trouver sa serrure. Me direz-vous ce que je dois faire ?

— Tu dois chercher cette serrure. C'est ton devoir. Je ne peux pas t'aider pour cela. Tout ce que je puis faire, c'est te dire que si tu la cherches, tu la trouveras.

— Quelle sorte de coffre ouvre-t-elle ? Qu'y-a-t-il à l'intérieur ?

— Je ne sais pas. Il m'arrive d'en rêver, mais je ne sais rien.

— Dois-je partir tout de suite ?

— Tu peux rester ici cette nuit, et partager mon repas. Mais tu devras partir demain matin. Tout ce que je peux faire, c'est te donner des vêtements. Il y a ici une petite fille, qui s'appelle Méli-Mélo : tu devras l'emmener avec toi.

— J'en serai ravi, dit Moussu.

— Non, non ! dit Méli-Mélo. Je ne veux pas vous quitter. S'il vous plaît, grand-mère !

— Tu dois partir avec lui, Méli-Mélo. Je suis désolée de te perdre, mais c'est ce qui peut t'arriver de mieux. Même les poissons, vois-tu, après être allés dans la marmite, sortent dans le noir. Si tu tombes sur le Vieil Homme de la Mer, prends bien soin de lui demander s'il n'a pas quelques nouveaux poissons pour moi ; mon réservoir est en train de se dégarnir… »

Ce disant, elle sortit le poisson de la marmite, et reposa le couvercle, comme la première fois. Quand ils eurent mangé, la créature ailée s'éleva, tournoya dans la pièce, pour venir s'installer sur les genoux de la dame. Celle-ci lui parla, l'emmena

vers la porte, puis la jeta dans l'obscurité. Ils entendirent s'éloigner peu à peu le battement de ses ailes.

La dame conduisit ensuite Moussu à une chambre en tous points semblable à celle de Méli-Mélo. Le lendemain matin, il trouva un costume plié à côté de son lit. Ce costume lui allait très bien. Cependant, celui qui porte les vêtements donnés par grand-mère ne se soucie jamais de son propre aspect : c'est la beauté des autres êtres humains qui occupe ses pensées.

Méli-Mélo était toujours réticente à partir.

« Pourquoi devrais-je vous quitter ? Je ne connais même pas ce jeune homme, dit-elle à sa grand-mère.

— Je ne suis pas autorisée à garder mes enfants bien longtemps. Si tu ne le souhaites pas, tu n'es pas obligée de l'accompagner. Mais tu devras partir, un jour ou l'autre. Je préfèrerais que tu ailles avec lui, car il possède la clé d'or. Une petite fille n'a rien à craindre du possesseur de cette clé. Tu feras bien attention à elle, n'est-ce-pas, Moussu ?

— Ça, c'est certain, répondit le garçon.

Méli-Mélo jeta un coup d'œil vers lui, se disant qu'en fin de compte, elle aimerait bien l'accompagner.

— Encore une chose, dit la dame. Si vous vous perdez de vue l'un l'autre en traversant le… - je ne me souviens jamais du nom de ce pays ! -, n'ayez aucune inquiétude. Contentez-vous de poursuivre votre chemin. »

Elle embrassa la petite fille sur la bouche et le jeune garçon sur le front. Puis elle les conduisit jusqu'à la porte, leur montrant de la main la direction de l'est. Les deux enfants se prirent par la main, puis s'enfoncèrent au cœur de la forêt. Dans sa main droite, Moussu serrait la clé d'or.

Ils cheminèrent un long moment. Les conversations des animaux étaient pour eux une source inépuisable de distractions. Bien vite, ils maîtrisèrent suffisamment leur langage pour leur poser quelques questions indispensables. Les écureuils se montraient très obligeants, leur offrant même des noisettes prises dans leurs

propres provisions. Mais les abeilles étaient égoïstes et effrontées, en justifiant cette attitude par le fait que les deux enfants n'étaient pas sujets de leur reine, et que charité bien ordonnée commence par soi-même. Même les taupes, clignant des paupières, allaient chercher pour eux une noix ou une truffe, de temps à autre, s'adressant à eux comme si leur bouche, leurs yeux et leurs oreilles avaient été remplis soit d'ouate, soit de leur propre fourrure de velours. Avant d'être sortis de la forêt, les deux enfants se trouvèrent unis par une amitié très profonde : Méli-Mélo ne regrettait plus le moins du monde que sa grand-mère lui ait demandé de partir avec Moussu.



*Les deux enfants dans la forêt*

Chemin faisant, la forêt devint plus basse et moins dense. La pente s'éleva ; se faisant de plus en plus raide. Dès qu'ils eurent dépassé le dernier arbre, les enfants se retrouvèrent sur un sentier étroit et escarpé, bordé de rochers. Une paroi grossière se dressa bientôt devant eux : ils y pénétrèrent par une fente étroite, taillée

dans la roche. Á l'intérieur, il faisait de plus en plus sombre, jusqu'à ce que l'obscurité soit complète. Les enfants devaient progresser à tâtons. Puis la lumière revint. Ils débouchèrent sur un étroit sentier, à flanc d'une haute falaise. Ce chemin descendait en sinuant, le long du rocher, jusqu'à une vaste plaine, de forme arrondie, surmontée de tous côtés par des montagnes. Celles qui se dressaient en face d'eux étaient très éloignées. Elles culminaient à une hauteur impressionnante, dardant vers le ciel des sommets bleutés en forme de pics, acérés, et émaillés de glace. Un profond silence régnait autour des enfants. Même le bruit de l'eau ne les atteignait plus.

En regardant en bas, ils n'auraient pu dire si la vallée était une plaine verdoyante ou un vaste lac tranquille. Ils n'avaient jamais vu d'endroit tel que celui-là. Le chemin pour y parvenir paraissait difficile et dangereux. Malgré tout, ils empruntèrent l'étroit sentier, atteignant le pied de la falaise sains et saufs. En bas, ils constatèrent que le sol était composé de grès tendre, légèrement coloré, dont la surface formait par endroits quelques ondulations, mais était plate pour l'essentiel. Les enfants comprenaient à présent la raison pour laquelle il leur avait été impossible de deviner d'en haut ce qui constituait la vallée. En effet, celle-ci était entièrement remplie d'ombres. Pour la plupart, il s'agissait des ombres de feuillages innombrables, de formes adorables et variées, ondoyant, se balançant et tremblotant au gré d'une brise dont il était impossible de percevoir ou d'entendre le souffle. Il n'y avait aucun arbre aux flancs des montagnes, ni à aucun autre endroit de la vallée. Pourtant, les ombres des feuillages d'une grande variété d'arbres la recouvraient, aussi loin que pouvait porter le regard. Bientôt, les enfants purent également distinguer, au milieu des feuilles, les ombres de fleurs, et même, çà et là, l'ombre d'un oiseau, le bec ouvert, la gorge tendue par le chant. Parfois, on voyait apparaître les silhouettes de créatures gracieuses autant qu'étranges, courant de haut en bas des troncs fantomatiques des arbres, puis le long des branches, pour aller se perdre dans les ramures que le vent berçait doucement. En s'avançant, les enfants se retrouvèrent immergés jusqu'aux genoux dans les eaux d'un lac ravissant. Car les

ombres ne se contentaient pas de recouvrir la surface du sol. Elles emplissaient l'espace jusqu'à une bonne hauteur, formant des couches de pénombre qu'on aurait cru la projection de mille strates différentes de l'atmosphère.

Les deux enfants levaient souvent la tête, en essayant de déterminer d'où venaient les ombres. Mais ils ne pouvaient rien voir d'autre qu'une brume claire, qui s'élevait au dessus des sommets des montagnes, lesquels se détachaient sur elle clairement. Il n'y avait aucun arbre, aucun feuillage, aucun oiseau.

Ils finirent par atteindre des espaces plus dégagés, où les ombres se faisaient moins denses. Dans certains endroits, celles-ci se contentaient même de passer en voletant, laissant l'espace libre pour celles qui les suivaient. Il se trouva ainsi qu'une silhouette magnifique, moitié oiseau moitié homme, traversa en volant, toutes ailes déployées. Peu de temps après, l'ombre délicate d'un groupe d'enfants en train de gambader, était suivie par une forme féminine des plus adorables, puis ensuite par les grandes enjambées d'une forme titanesque, tous trois disparaissant dans l'ombrage du feuillage qui les entourait. Parfois, une perspective d'une beauté ou d'une majesté saisissantes apparaissait quelques instants, puis s'évanouissait. Parfois, les ombres faisaient penser à des amants, aux bras enlacés. Parfois à un père et son fils. Parfois à des frères, se querellant affectueusement. Parfois à des sœurs, dont l'étreinte formait une forme complexe et gracieuse. Parfois, des chevaux sauvages traversaient farouchement l'espace. Libres, ou montés par les nobles ombres d'hommes puissants.

Mais les ombres qui les ravissaient le plus, étaient également celles que Méli-Mélo et Moussu auraient été incapables de décrire.

Ayant atteint à peu près le milieu de la vallée, les enfants s'assirent pour se reposer, au cœur d'un groupe d'ombres. Au bout d'un certain temps, chacun d'eux, relevant la tête, vit que l'autre était en pleurs. Tous deux se languissaient du pays d'où glissaient les ombres.

« Nous devons trouver le pays d'où viennent les ombres, dit Moussu.

— Nous le devons, cher Moussu, répondit Méli-Mélo. Ta clé d'or ne pourrait-elle pas nous ouvrir la porte de ce pays ?

— Ah ! Ce serait quelque chose de grandiose, répliqua Moussu. Il faut que nous nous reposions ici quelque temps. Comme cela, nous serons capables de traverser la vallée avant la nuit. »

Il s'allongea sur le sol. Tout autour de lui, et au dessus de sa tête, la danse éternelle des ombres admirables continuait. Il pouvait voir au travers d'elles, distinguer chacune à l'arrière de l'autre, jusqu'à ce qu'elles se mêlent à nouveau en un amas de ténèbres. Méli-Mélo était allongée également, admirant ce spectacle, s'émerveillant, languissant de connaître le pays d'où venaient les ombres. Après s'être reposés, ils se levèrent pour continuer leur route.

Pendant combien de temps encore traversèrent-ils la vallée ? Je ne saurais le dire. Mais avant le crépuscule, les cheveux de Moussu étaient striés de gris, et Méli-Mélo avait des rides sur le front.

Á la nuit tombée, les ombres se firent de plus en plus profondes, s'élevant de plus en plus haut. Les enfants parvinrent enfin dans un endroit où elles se dressaient au dessus de leurs têtes, créant tout autour d'eux une obscurité totale. Ils se prirent alors par la main, continuant à marcher dans un certain désarroi. Ils avaient tout à la fois la sensation que les ténèbres étaient en train de se rassembler, et celle d'une autre chose, d'une étrange solemnité. La beauté des ombres cessa alors de les ravir. Tout à coup, Méli-Mélo ne sentit plus la pression de la main de Moussu, sans pouvoir dire cependant à quel moment elle l'avait perdue.

« Mousu ! Moussu ! » cria-t-elle, terrifiée.

Celui-ci ne répondit pas.

Un instant plus tard, les montagnes se dressaient devant elle, alors que les ombres plongeaient à ses pieds, s'enfonçant dans le sol. Elle se retourna vers la région lugubre qu'elle venait de traverser, appelant Moussu une fois encore. L'obscurité l'emplissait, remuant et se soulevant : une mer de ténèbres, sombre,

orageuse, quoique sans écume. Mais aucun petit garçon n'en sortit, pour venir à ses côtés, sur la colline où elle se trouvait. De désespoir, elle se jeta à terre, en larmes.

Soudain, elle se souvint des paroles de la belle dame. S'ils se perdaient l'un l'autre, dans le pays dont elle avait oublié le nom, ils ne devaient pas prendre peur, mais continuer leur chemin.

« De plus, se dit-elle, Moussu possède la clé d'or. Rien ne peut lui faire du mal, cela, j'en suis certaine. »

Elle se releva, et reprit sa route. Elle arriva bientôt devant une falaise, sur le flanc de laquelle était taillé un escalier, qu'elle emprunta. Á mi-hauteur, l'escalier s'interrompit : un sentier conduisait directement au cœur de la montagne. Méli-Mélo craignait de s'y engager. Mais se retournant vers l'escalier, le vertige la saisit devant le précipice qui s'étalait derrière elle : elle n'eut d'autre choix que de se jeter à l'intérieur de la grotte.

Quand elle ouvrit les yeux, elle découvrit à côté d'elle une très jolie petite créature ailée, qui la regardait.

« Je vous connais, dit Méli-Mélo. Vous êtes mon poisson.

— C'est vrai. Mais je ne suis plus un poisson désormais : je suis un aéranthe.

— Qu'est-ce-que c'est ? demanda la fillette.

— Tu en as un sous les yeux, répondit la créature. Je suis venu pour te guider au travers de la montagne.

— Oh, merci, cher poisson … cher aéranthe, je veux dire » répliqua Méli-Mélo tout en se relevant.

Sur ce, la créature déploya ses ailes, puis s'envola le long du sentier long et étroit. Elle rappela ainsi à la fillette la façon, au temps où elle était un poisson, dont elle l'avait précédée en nageant. Au moment où elle remua ses ailes blanches, celles-ci projetèrent une pluie continue d'étincelles de toutes les couleurs, qui éclairèrent le chemin devant elles. Soudainement, l'aéranthe disparut : Méli-Mélo perçut alors un joli bruit doux, fort différent du battement rapide de ses ailes. Devant elle,

s'ouvrait un large porche, au travers duquel perçait de la lumière, mêlée au roulement des vagues.

La fillette se précipita à l'intérieur, se laissant tomber, fatiguée mais heureuse, sur le sable doré du rivage. Elle resta là, savourant le repos, à moitié endormie de fatigue, écoutant le lent mouvement des petites vagues, qui semblent toujours vouloir inciter la terre à venir rejoindre la mer. Ses yeux restaient fixés sur la base d'un large arc-en-ciel, qui se détachait au loin sur le ciel, de l'autre côté de la mer. Elle finit par s'assoupir.

Quand elle se réveilla, elle vit un vieil homme penché sur elle. Ses longs cheveux blancs retombaient sur ses épaules, et il s'appuyait sur un bâton recouvert de bourgeons verts.

« Que cherches-tu, belle femme ?

— Moi ? Belle ? J'en suis ravie, répondit Méli-Mélo en se relevant. Ma grand-mère est belle.

— Que cherches-tu ? répéta-t-il gentiment.

— Je crois que c'est *vous* que je cherche. N'êtes-vous pas le Vieil Homme de la Mer ?

— Oui, c'est moi.

— Grand-mère vous demande si vous n'auriez pas d'autres poissons de prêts pour elle.

— Nous verrons cela, ma petite, répondit le vieil homme, sur un ton encore plus doux que précédemment. Mais pour *toi*, ne puis-je pas faire quelque chose ?

— Si. Montrez-moi le chemin qui mène au pays d'où viennent les ombres, dit Méli-Mélo.

Elle espérait pouvoir y retrouver Moussu.

— Ah ! Ce serait vraiment quelque chose ! dit le vieil homme. Mais je ne peux pas te le montrer, car je ne le connais pas moi-même. Je vais t'envoyer auprès du Vieil Homme de la Terre. Peut-être connaît-il le chemin ; il est tellement plus âgé que moi ! »

S'appuyant sur sa canne, il la conduisit le long du rivage jusqu'à une falaise abrupte, qui avait la forme d'un navire statufié posé à l'envers. Le gouvernail d'un vieux navire, depuis des siècles au fond de l'eau en constituait la porte. Immédiatement derrière, il y avait un escalier, creusé dans la roche. Le vieil homme l'emprunta pour descendre, suivi par la fillette. Au fond, se trouvait la maison du vieil homme. C'était là qu'il vivait.

Á peine se trouva-t-elle à l'intérieur, Méli-Mélo perçut un bruit étrange, qui ne ressemblait à rien de ce qu'elle avait pu entendre auparavant. Elle comprit bien vite qu'il s'agissait des poissons en train de converser. Elle essaya de comprendre ce qu'ils disaient. Mais leur langage était tellement démodé, grossier, et mal construit qu'elle ne put en tirer grand-chose.

« Je vais aller voir au sujet de ces poissons, pour ma fille » dit le Vieil Homme de la Mer.

Il fit coulisser un volet sur le mur. Après avoir jeté un coup d'œil à l'extérieur, il tapota sur le verre épais qui recouvrait le hublot. Méli-Mélo s'approcha derrière lui. Ayant scruté par l'ouverture, les profondeurs de l'océan, elle aperçut les créatures les plus bizarres, certaines vraiment hideuses, toutes très étranges, avec des bouches invraisemblables, en train de nager en tous sens, chacune se rapprochant malgré tout du hublot, à l'appel du Vieil Homme de la Mer. Seules quelques unes de ces créatures parvenaient à coller leurs bouches contre la vitre. Cependant, même celles qui barbotaient des mètres plus loin, avaient la tête tournée vers elle. Avec beaucoup d'attention, le vieil homme examina cet attroupement durant quelques minutes. Puis il se tourna vers Méli-Mélo, en disant :

« Je suis désolé. Aucun n'est encore prêt. Il me faut davantage de temps qu'elle. Mais je lui en enverrai dès que je le pourrai. »

Il referma ensuite le volet.

Un énorme bruit s'éleva alors du fond de la mer. Le vieil homme ouvrit à nouveau le volet, et tapota sur la vitre, derrière laquelle les poissons étaient aussi immobiles que s'ils avaient été endormis.

« C'est seulement eux qui parlent de toi ! Ils ne disent que des sottises ! Demain, poursuivit-il, je te montrerai le moyen de te rendre auprès du Vieil Homme de la Terre. Il vit tellement loin d'ici !

— Laissez-moi y aller tout de suite, dit Méli-Mélo.

— Non, cela n'est pas possible. Tu dois d'abord venir avec moi. »

Il la conduisit vers une ouverture dans le mur, qu'elle n'avait pas remarquée jusqu'ici. Celle-ci était recouverte par les feuilles vertes et les fleurs blanches d'une plante grimpante.

« Seules les plantes à fleurs blanches peuvent pousser au fond de la mer, dit le vieil homme. Là-dedans, tu trouveras un bain, dans lequel tu devras rester jusqu'à ce que je t'appelle. »

La fillette entra. Elle se retrouva dans une petite pièce basse. Dans l'angle le plus éloigné, se trouvait un grand bassin, creusé dans la roche, à moitié rempli de l'eau de mer la plus limpide. Il était constamment alimenté par des filets d'eau provenant de failles dans les parois de la grotte. Sa cavité intérieur était polie, jusqu'à en devenir suffisamment douce. Un tapis de sable doré en recouvrait le fond. Des plantes variées étendaient leurs grandes feuilles vertes, ainsi que leurs blanches fleurs tout autour du bassin, jusqu'à le recouvrir presque complètement, comme un drap.

Á peine fut-elle déshabillée et allongée dans le bain qu'elle eut l'impression que l'eau la submergeait, et qu'elle recevait tous les bienfaits du sommeil sans en subir l'inconscience. Elle sentit le Bien venir à elle, tout du long. Elle goûta un bonheur et une espérance qu'elle n'avait jamais connus depuis la perte de Moussu. Malgré tout, elle ne pouvait s'empêcher de penser combien il était triste pour un vieil homme de vivre ici tout seul, en étant obligé de veiller sur un océan entier de poissons stupides et indisciplinés.

Une heure, à peu près, ayant passé - c'est du moins ce qu'elle estima -, elle entendit la voix du vieil homme l'appeler. Elle se leva. La fatigue et les courbatures

de son long voyage avaient entièrement disparu. Elle se sentait aussi en forme, entière et vaillante que si elle avait dormi une semaine.

Retournant à la porte qui conduisait à l'autre partie de la maison, elle eut un mouvement de recul sous l'effet de la surprise, en voyant la silhouette d'un homme de haute taille, au beau visage imposant, en train de l'attendre.

« Viens, dit-il. Je vois que tu es prête.

Elle entra respectueusement.

— Où est le Vieil Homme de la Mer ? demanda-t-elle avec humilité.

— Il n'y a personne d'autre ici à part moi, répondit-il en souriant. Certaines personnes m'appellent le Vieil Homme de la Mer. D'autres m'appellent autrement. Ils sont saisis d'une peur terrible quand ils me rencontrent sur la plage, alors que je suis en train de faire une petite promenade. C'est la raison pour laquelle j'évite d'être aperçu par eux : ils ont tellement peur de moi qu'ils sont incapables de voir qui je suis vraiment. Tu me vois en ce moment tel que je suis. Mais je dois à présent te montrer comment te rendre auprès du Vieil Homme de la Terre. »

Il la reconduisit dans la pièce où se trouvait le bassin. Elle vit alors que dans l'angle opposé de la pièce, il y avait une seconde ouverture taillée dans la roche.

« Descends cet escalier : il te mènera à lui » dit le Vieil Homme de la Mer.

En le remerciant avec humilité, Méli-Mélo se retira. Elle descendit l'escalier en colimaçon, si longtemps qu'elle commença à craindre qu'il n'ait aucune fin. Ses marches grossières et irrégulières s'enfonçaient de plus en plus profondément, des filets d'eau jaillissant des flancs de la falaise pour ruisseler aux côtés de la fillette. Tout autour d'elle, l'obscurité était assez profonde. Pourtant, elle pouvait voir. En effet, les yeux de ceux qui ont été plongés dans ce bain répandent une lumière qui les éclaire en tous lieux. Il n'y avait aucune créature rampante à cet endroit. Tout semblait agréable et sûr, malgré la pénombre, l'humidité, et l'interminable descente.

Les marches se terminèrent enfin : elle se retrouva à l'intérieur d'une grotte, faiblement éclairée. En son milieu, était assise une silhouette qui lui tournait le dos. La silhouette d'un vieil homme, fortement voûté sous l'effet de l'âge. La fillette

pouvait deviner sa barbe blanche, qui s'étalait devant lui sur le sol rocailleux. Quand elle entra, il ne fit pas un mouvement. Aussi le contourna-t-elle afin de se placer debout en face de lui.

Dès qu'elle put voir son visage, elle constata qu'il s'agissait d'un jeune homme, d'une beauté saisissante. Il était fasciné par le reflet de ce qu'il contemplait dans un miroir argenté, reposant à ses pieds, et que la fillette, par derrière, avait pris pour sa barbe blanche. Il demeurait assis, sans se soucier de sa présence, le visage pâli par la joie que lui procurait sa vision. La fillette le regardait, toujours debout devant lui. Enfin, elle prit la parole en tremblant. Mais sa bouche ne put produire aucun son. Le jeune homme leva cependant la tête. Il ne montra aucune surprise en la voyant, esquissant simplement un sourire de bienvenue. Méli-Mélo avait dit :

« Êtes-vous le Vieil Homme de la Terre ?

Le jeune homme répondit - et la fillette l'entendit, quoique pas avec ses oreilles - :

— Oui. Que puis-je faire pour toi ?

— Dites-moi comment je peux me rendre dans le pays d'où viennent les ombres.

— Ah ! Je n'en sais rien. Moi-même, je me contente d'en rêver. Parfois, je vois ces ombres dans mon miroir. Mais comment rejoindre le pays d'où elles viennent, je ne le sais pas. Cependant, je pense que le Vieil Homme du Feu doit le savoir. Il est beaucoup plus vieux que moi. C'est le plus vieux de tous les hommes.

— Où habite-t-il ?

— Je vais te montrer le chemin jusqu'à chez lui. Pour ma part, je ne l'ai jamais rencontré.

En disant ces mots, le jeune homme se leva, et resta un moment à contempler la fillette.

— J'aimerais moi aussi pouvoir me rendre dans ce pays, dit-il. Mais je dois m'occuper de mon travail. »

Il la conduisit jusqu'à la paroi de la grotte, lui demandant d'y coller son oreille.

« Qu'entends-tu ? demanda-t-il.

— J'entends, répondit Méli-Mélo, le bruit d'une large rivière, qui coule derrière la roche.

— Le cours de cette rivière conduit jusqu'à l'endroit où vit le plus vieux de tous les hommes, le Vieil Homme du Feu. J'aimerais moi aussi aller le voir, mais je dois m'occuper de mon travail. Cette rivière est le seul moyen de s'y rendre. »

Le Vieil Homme de la Terre se pencha au dessus du plancher de la grotte, souleva une pierre énorme, qu'il laissa ensuite inclinée : elle découvrait une énorme cavité, qui descendait à pic.

« Voilà le chemin, dit-il.

— Mais … Il n'y a aucun escalier.

— Tu dois te jeter au fond. Il n'y a pas d'autre moyen. »

La fillette se tourna, regardant le jeune homme droit dans les yeux. Elle resta ainsi une minute entière. C'était ce qu'elle croyait : en réalité, cela avait duré toute une année.

Puis elle se jeta la tête la première au fond du trou.

Quand elle revint à elle, elle était en train de glisser, s'enfonçant profondément et à toute vitesse. Elle avait la tête sous l'eau. Mais cela ne voulait pas dire grand-chose, car quand elle y réfléchissait, elle ne pouvait se souvenir d'avoir respiré une seule fois depuis son bain dans le bassin du Vieil Homme de la Mer. Quand elle relevait la tête, une chaleur soudaine et intense la frappait : elle baissait à nouveau la tête sur le champ, tout en continuant de tomber.

Peu à peu, la rivière perdait en profondeur. À la fin, elle pouvait à peine maintenir son visage sous l'eau. Puis le cours d'eau ne put plus la transporter davantage : elle dut quitter son lit, et entreprit marche après marche la descente, dans une chaleur de fournaise. Il n'y avait plus trace d'eau. La chaleur était atroce. Elle avait l'impression qu'on la brûlait jusqu'à l'os. Mais ses forces restaient intactes. Il faisait de plus en plus chaud. La fillette pensa : « Je ne pourrai en supporter davantage. » Elle poursuivit malgré tout sa route.

L'escalier aboutit enfin à un porche grossier, taillé dans une paroi de roche presque incandescente. En se jetant au travers, Méli-Mélo tomba, épuisée, dans une grotte fraîche, recouverte de mousses. Le sol et les murs étaient tapissés de mousses vertes, douces, et humides. Un ruissellement d'eau jaillissait d'une faille dans la roche, et se déversait dans une cavité qui en était également remplie. La fillette y plongea son visage, et but. Puis, relevant la tête, elle regarda tout autour d'elle. Elle se releva, regarda à nouveau. Mais au moment où elle se mit debout, elle fut saisie par le pressentiment merveilleux de se trouver dans le secret de la Terre. Tout ce qu'elle avait pu voir jusque là, ou appris dans des livres, tout ce que sa grand-mère lui avait dit ou chanté, toutes les conversations des animaux, des poissons ou des oiseaux, tout ce qu'il lui était arrivé durant son voyage avec Moussu, et depuis ce temps-là, au cœur de la Terre, en compagnie du Vieil Homme, et de l'Homme plus vieux encore, … tout devenait clair. Elle comprenait *tout* désormais. Elle comprenait que tout avait la *même* signification, bien qu'elle ne puisse la formuler avec des mots.

L'instant d'après, elle découvrit, dans un des recoins de la grotte, un petit enfant tout nu, assis sur la mousse. Il jouait avec des balles de couleurs et de tailles variées, qu'il disposait en figures étranges sur le sol à côté de lui. Méli-Mélo prit alors conscience qu'il y existait quelque chose qu'elle connaissait, mais ne comprenait pas. Ainsi, elle *savait* qu'il y avait un sens profond dans les formes que dessinait l'enfant à l'aide des balles, ainsi que dans les transformations qu'il leur faisait subir, de même que dans les harmonies variées de leurs couleurs. Mais quel *était ce sens*, elle n'aurait pu le dire. L'enfant continuait son jeu solitaire, absorbé, ne montrant aucune fatigue, sans lever le regard, ni paraître remarquer la présence d'une étrangère dans sa grotte, enfouie loin de tout. Avec diligence, comme une dentelière manipule ses fuseaux, il déplaçait et arrangeait ses balles. Des éclairs de compréhension transitaient parfois des balles jusqu'à Méli-Mélo. Puis à nouveau, au lieu d'être simplement assombri, tout replongeait dans une totale obscurité. Elle

regarda l'enfant un long moment. Sa vue la fascinait. À force de la contempler, une intelligence vague et indescriptible prit naissance dans son esprit.

Elle avait fixé du regard l'enfant nu aux balles colorées sept années durant. Ces sept années lui avaient paru sept heures. C'est alors que soudainement, sans qu'elle n'ait pu en dire la raison, les formes que prenaient les balles de couleur lui rappelèrent la Vallée des Ombres. Elle dit :

« Où est le Vieil Homme du Feu ?

— C'est moi, répondit l'enfant en se levant, abandonnant ses balles sur la mousse. Que puis-je faire pour toi ? »

Le visage de l'enfant affichait une sérénité si profonde et si absolue que la fillette en resta toute interloquée. Il ne souriait pas. Mais l'amour, dans ses grands yeux gris, paraissait aussi profond que leurs pupilles. Cette sérénité donnait à son visage un miroitement tel qu'on l'aurait cru éclairé par le clair de lune. Il donnait l'impression qu'à tout moment, il pouvait s'illuminer d'un sourire si ravissant que le spectateur n'aurait pu s'empêcher de pleurer jusqu'à en mourir. Mais le sourire ne se montrait jamais, et rien ne venait briser ce rayon de lune. Car le cœur de l'enfant restait trop profondément enfoui en lui-même pour qu'aucun sourire n'en sorte pour se frayer un chemin jusqu'à son visage.

« Êtes-vous le plus vieux de tous les hommes ? finit par se risquer à demander Méli-Mélo, dans une stupeur mêlée d'admiration.

— Oui. Je suis vraiment, vraiment très vieux. Je sais que je peux t'aider. Je peux aider tout le monde.

L'enfant se rapprocha de la fillette, et la regarda dans les yeux, ce qui la fit éclater en sanglots.

— Pouvez-vous me montrer le chemin vers le pays d'où viennent les ombres ? demanda-t-elle, entre ses larmes.

— Oui. Je le connais très bien. Moi-même, je l'emprunte parfois. Mais tu ne pourrais pas suivre la même route que moi : tu n'es pas assez âgée. Je vais te montrer comment tu dois t'y prendre.

— S’il vous plaît, pria Méli-Mélo, ne m’obligez pas à revenir dans la grande chaleur.

— Je ne le ferai pas, répondit l’enfant.

Il posa alors sa petite main fraîche sur le cœur de la petite fille.

— À présent, dit-il, tu peux y aller. Le feu ne te brûlera pas. Suis-moi. »

Il la conduisit hors de la grotte. Suivant l’enfant au travers d’un nouveau porche, elle se retrouva dans un vaste désert de sable et de roche. Le ciel même était fait de roche, pesant au-dessus d’eux comme le ferait un large nuage d’orage en matière solide. Il régnait partout une telle chaleur, qu’elle pouvait distinguer, en petites rigoles luisantes de métal en fusion, l’or jaune, l’argent blanc, ainsi que le cuivre rouge, dégouliner le long des rochers. Mais elle n’en sentait plus la brûlure.

Après qu’ils se soient éloignés un peu, l’enfant souleva une grosse pierre, se saisissant de quelque chose en dessous. Cela ressemblait à un œuf. Il dessina ensuite une longue courbe dans le sable à l’aide de son doigt, et posa l’œuf au centre. Puis il dit quelque chose, que la fillette ne comprit pas. L’œuf se brisa. Un petit serpent en sortit. Venant se positionner dans la ligne dessinée dans le sable, il se mit à grossir jusqu’à la remplir complètement. Après avoir atteint sa taille définitive, il commença à ramper tout en s’éloignant, ondulant comme une vague.

« Suis ce serpent, dit l’enfant. Il te conduira au bon endroit. »

Méli-Mélo entreprit de suivre l’animal. Mais bientôt, elle ne put s’empêcher de se retourner pour voir une dernière fois ce merveilleux enfant. Celui-ci restait seul, au milieu de l’embrasement du désert. Une fontaine de flammes rougeoyantes avait jailli à ses pieds. Sa nudité blafarde lançait des reflets d’un rouge pâli, tendant vers le rose, dans l’ardeur de ce brasier. Il restait là, immobile, la suivant du regard. Puis, s’éloignant de plus en plus, elle ne le vit plus. Le serpent filait droit devant, sans tourner ni à droite, ni à gauche.

Pendant ce temps là, Moussu avait lui aussi réussi à sortir du lac des ombres. Poursuivant son chemin triste et solitaire, il avait atteint le rivage. C’était une soirée sombre et orageuse. La nuit était tombée. Le vent soufflait de la mer. Les vagues

venaient se briser sur la falaise qui abritait la demeure du vieil homme. Un courant profond roulait entre cette falaise et le rivage, sur lequel une silhouette majestueuse s'avançait.

Moussu alla au devant d'elle, en disant :

« Pourriez-vous me dire où je pourrais trouver le Vieil Homme de la Mer ?

— C'est moi, répondit la silhouette.

— Je ne vois ici qu'un homme solide, au port royal, et dans l'âge de la maturité, répliqua Moussu.

Le vieil homme le regarda alors plus fixement, et dit :

— Ta vue, jeune homme, est meilleure que celle de la plupart de ceux qui viennent jusqu'ici. La nuit est orageuse. Viens donc chez moi ; tu me diras ce que je peux faire pour toi. »

Moussu le suivit. Les vagues se retiraient devant les pas du Vieil Homme de la Mer. Le garçon marchait ainsi sur du sable sec.

Quand ils eurent atteint la grotte, ils s'assirent pour se regarder mutuellement.

Moussu était devenu un vieil homme désormais. Il avait l'air beaucoup plus âgé que le Vieil Homme de la Mer. Ses pieds étaient, de plus, bien fatigués.

Après l'avoir observé un moment, le vieil homme le prit par la main, pour le conduire à sa pièce la plus reculée. Il l'aida ensuite à se dévêtir, puis l'allongea dans le bain. Il remarqua alors que Moussu gardait une de ses mains serrée.

« Qu'as-tu dans la main ? demanda-t-il.

Moussu écarta ses doigts, dévoilant la clé d'or.

— Ah ! dit le vieil homme. Cela explique pourquoi tu me connais. Je sais désormais quel chemin tu dois prendre.

— Je veux me rendre dans le pays d'où viennent les ombres, dit Moussu.

— Bien sûr que tu le veux. C'est mon cas également. Mais d'ici là, il y a une chose certaine. À quoi sert cette clé, d'après toi ?

— À ouvrir une serrure, quelque part. Je ne sais même pas pourquoi je la garde. Je n'ai jamais trouvé cette serrure. Pourtant, j'ai l'impression d'avoir vécu très

longtemps, répondit Moussu tristement. Je ne suis même pas absolument sûr de ne pas être vieux. Ce dont je suis certain, c'est que mes pieds me font mal.

— Vraiment ? répondit le vieil homme, d'un ton qui témoignait d'une sincère préoccupation.

Moussu, toujours allongé dans le bain, regarda alors ses pieds pendant un instant, avant de répondre :

— Non, ils ne me font plus mal. Peut-être ne suis-je pas vieux non plus, après tout.

— Lève-toi, et regarde ton reflet dans l'eau.

Moussu obéit : il n'y avait plus un cheveu blanc sur sa tête, ni une ride sur son front.

— Tu viens de goûter à la mort, dit le vieil homme. Est-ce bon ?

— Oui, c'est bon, répondit Moussu. C'est meilleur que la vie.

— Non, dit le vieil homme. Ce n'est que le *prolongement* de la vie. Tes pas ne s'enfonceront plus dans l'eau, désormais.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vais te montrer ça tout de suite. »

Ils retournèrent dans la pièce qui donnait sur l'extérieur, et discutèrent ensemble un long moment. Le Vieil Homme de la Mer se leva enfin, et dit à Moussu :

« Suis-moi. »

Il lui fit à nouveau monter l'escalier, puis ouvrit une autre porte. Ils se retrouvèrent face à la mer déchaînée, regardant en direction de l'est. Au-delà de l'étendue désolée des eaux, contre la courbe rebondie d'un nuage noir et menaçant, il y avait le pied d'un arc-en-ciel, qui brillait dans la pénombre.

« Voilà mon but, sans aucun doute, dit Moussu, dès qu'il aperçut l'arc-en-ciel. Il fit un pas sur la surface de la mer. Ses pas ne s'enfonçaient plus dans l'eau. Il combattit le vent, enjamba les vagues, se rapprocha de l'arc-en-ciel.

La tempête faiblit. Une journée délicieuse, et une nuit plus délicieuse encore s'en suivirent. Une brise fraîche soufflait sur la vaste plaine de l'océan paisible. Moussu marchait toujours vers l'est. L'arc-en-ciel, cependant, avait disparu en même temps que la tempête.

Jour après jour, il poursuivit sa route. Il s'imaginait aller sans aucun guide. À aucun moment, il ne devina qu'un poisson étincelant, qui nageait sous l'eau, dirigeait ses pas. Il traversa la mer, et parvint à une haute falaise de rochers. Pour la gravir, il ne découvrit qu'un seul sentier. Celui-ci ne le conduisit qu'à mi-hauteur : le sentier se terminait à cet endroit sur un plateau. Moussu s'arrêta là afin de réfléchir. Ce ne pouvait être là, la fin de sa route. Sinon, quelle aurait été l'utilité de ce passage ? Le chemin était rocailleux, irrégulier. Mais il s'agissait bien d'un sentier. Il examina la paroi de la falaise. Elle était lisse comme du verre. Mais en passant et repassant son regard sur la roche, il finit par remarquer quelque chose qui scintillait : c'était une rangée de petits saphirs, qui bordaient une mince faille de la roche.

« La serrure ! » s'écria-t-il.

Il essaya la clé. Celle-ci y entra parfaitement. Il la tourna. Un énorme bruit de ferraille se fit entendre à l'intérieur, comme si on avait manipulé des verrous métalliques sur d'imposants chaudrons de bronze. Il retira la clé. La falaise se mit à s'effondrer. Il recula jusqu'à l'extrême bord du promontoire. Un gros morceau de roche tomba à ses pieds. Devant lui, il y avait encore la falaise, massive, dont la paroi venait d'être amputée de ce morceau. À peine fit-il un pas en sa direction, qu'un second morceau en tomba, juste devant le premier, dévoilant la nouvelle marche d'un escalier. Cet escalier se formait ainsi marche après marche devant ses pas, alors qu'il entreprit l'ascension vers le cœur de la falaise. Il le conduisit jusqu'à une grande salle, qui paraissait tout à fait digne d'un tel dessein : bien que grossière et irrégulière dans sa construction, son sol, ses murs ses piliers et ses voûtes n'étaient faits que de pierres brillantes, scintillant de toutes les couleurs que peut produire la lumière. En son centre, il y avait un alignement de sept colonnes, dont

la première était rouge et la dernière violette. Au sommet de l'une d'entre elles, était assise une femme, immobile, le front penché sur ses genoux. Elle attendait ainsi assise depuis sept ans.

Quand Moussu s'approcha, elle releva la tête. C'était Méli-Mélo. Ses cheveux avaient tellement poussé qu'ils atteignaient ses pieds. Ils ondulaient comme une mer tranquille sur de vastes rivages. Son visage était splendide, comme celui de sa grand-mère, paisible et serein comme celui du Vieil Homme de la Mer. Sa silhouette était noble et élancée. Cependant, Moussu la reconnut sur le champ.

« Comme tu es belle, Méli-Mélo, dit-il, ravi et étonné.

— Je suis belle ? répondit-elle. Oh ! Je t'ai attendu si longtemps ! Mais toi-même, tu ressembles au Vieil Homme de la Mer. Non, au Vieil Homme de la Terre ! Non, non ! Au plus vieux de tous les hommes. Tu leur ressembles à tous ! Pourtant tu restes mon gentil Moussu ! Comment es-tu parvenu jusqu'ici ? Qu'as-tu fait après que je t'aie perdu ? As-tu trouvé la serrure ? As-tu toujours la clé ? »

Elle avait mille questions à lui poser, et lui mille autres à lui poser également. Ils se contèrent leurs aventures, heureux comme peuvent l'être ensemble un homme et une femme. Car ils étaient en effet plus jeunes, meilleurs, plus forts et plus sages qu'ils ne l'avaient jamais été.

L'obscurité devenait de plus en plus dense. Ils désiraient plus que jamais atteindre le pays d'où viennent les ombres. Ils cherchèrent un moyen de sortir de la grotte. La porte par laquelle Moussu était entré venait de se refermer, et il y avait près d'un kilomètre de roche entre eux et la mer. Méli-Mélo était tout aussi incapable de retrouver la faille dans le sol par laquelle le serpent l'avait conduite ici. Ils cherchèrent, avant d'abandonner, jusqu'à ce que la nuit devienne si noire qu'ils n'y voyaient plus rien.

La lumière finit par revenir dans la grotte. Elle provenait de la lune, mais ne ressemblait en rien au clair de lune, car elle transitait par les sept colonnes du milieu, emplissant la pièce de multiples couleurs. Moussu vit alors qu'il y avait un pilier, à côté de la colonne rouge, qu'il n'avait pas remarqué jusque là. Ce pilier

produisait la même couleur étrange que celle qu'il avait admirée sur l'arc-en-ciel, dans la forêt des fées. Et à sa surface, il vit des étincelles bleues : c'étaient les saphirs, entourant la serrure.

Il prit la clé, et la fit tourner dans la serrure, au son d'une musique éolienne. Une porte s'ouvrit lentement, découvrant un escalier en colimaçon. La clé s'évanouit dans sa main. Méli-Mélo s'engagea, suivie par Moussu. La porte se referma derrière eux. Ils montèrent jusqu'à s'extraire de la terre, puis à s'élever au dessus. Ils étaient à l'intérieur de l'arc-en-ciel. Très loin, par delà l'océan et le rivage, ils pouvaient voir, au travers de ses parois transparentes, la terre au dessous d'eux. Les escaliers se succédaient, les uns après les autres. Et des êtres splendides, de tous âges, montaient à leurs côtés.

Ils savaient qu'ils se rendaient dans le pays d'où viennent les ombres.

Et à l'heure où j'écris ces lignes, je pense qu'ils y sont certainement parvenus.

